

Jean Hamelin, *Un dos pour la pluie*, Montréal, Déom, 1967, 211 p.

Émile Bessette

Volume 3, numéro 4, novembre 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036295ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036295ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bessette, É. (1967). Compte rendu de [Jean Hamelin, *Un dos pour la pluie*, Montréal, Déom, 1967, 211 p.] *Études françaises*, 3(4), 446–447.
<https://doi.org/10.7202/036295ar>

JEAN HAMELIN, *Un dos pour la pluie*, Montréal, Déom, 1967, 211 p.

Ce roman est l'histoire du paysan Arsène Pagé : son abandon du domaine paternel, son inadaptation à la ville, sa nostalgie de la terre. Le récit se situe à une période très importante de l'évolution du Québec, la décennie qui s'est appelée « la crise », entre le krach de *Wall Street* et la reprise industrielle due à la guerre. C'est l'époque où commence à mourir le mythe de la terre sous l'effet de la misère grandissante. La misère est la grande présence de ces années-là ; on l'emmène avec soi des campagnes à la ville. Le livre d'Hamelin veut reconstituer le drame d'une génération de transition, dégoûtée de la condition paysanne et qui étouffe dans les quartiers ouvriers de Montréal.

La composition de ce roman est très simple et traditionnelle : dans la succession chronologique des événements s'insère la description des mouvements intérieurs des personnages et celle, plutôt mesurée, du décor réel où ils se meuvent ; sauf de rares exceptions, à la fin, où surgissent au sein des choses présentes quelques paysages d'évocation. Composition linéaire, sans surprise, qui s'accorde bien en somme avec la stagnation et le pourrissement des petits domaines ruraux à cette époque, l'enlèvement lent et sûr du cultivateur, la monotonie de son existence traînée au jour le jour.

Ce à quoi l'auteur semble s'appliquer le plus, c'est une forme d'écriture qui s'efforce d'assumer la langue et la syntaxe paysannes dans une expression littéraire. Certaines phrases d'une page ou deux, par l'insertion de tours et d'expressions authentiquement populaires, par la construction irrégulière, la surcharge et l'allongement fort libres, suggèrent avec efficacité, dans un style faussement indirect, les conversations ou les monologues de nos cultivateurs. Le narrateur adopte souvent pour s'exprimer lui-même une manière identique et prend ainsi figure de conteur populaire, mais un conteur trop préoccupé de littérature. C'est la langue de cet ouvrage qui souffre le plus d'une certaine disparité entre le conteur et le littéraire. Avec l'accueil de nombreux régionalismes que peu de lecteurs étrangers réussiraient à saisir, s'allie mal le souci intermittent du terme recherché, disons trop propre, qu'on ne saurait trouver dans la bouche des gens d'ici ou sous la plume des écrivains qui

se veulent près d'eux. Ce n'est d'ailleurs pas le seul motif d'agacement. Le style reste plutôt monotone, par la répétition même du procédé dont on a parlé. Des énumérations surabondantes ou trop sèches, des détails sans intérêt, une forme d'esprit par trop facile qui cède même quelquefois à la tentation du calembour affaiblissent un récit qui connaît des moments d'efficacité.

De tous les personnages, Arsène est le plus vivant; le seul peut-être qui soit doué d'assez de complexité et d'intensité pour s'imposer à l'esprit du lecteur. L'épouse d'Arsène, Rose-Aimée, la fille de village, ne semble placée auprès du protagoniste que pour alimenter chez lui un état de conflit qui doit finalement lui révéler son identité profonde. Rose-Aimée diminue sensiblement d'importance à la fin du roman; ce changement, tout comme son rôle instrumental, finissent par la repousser au nombre des personnages assez mal définis. En somme, ce livre traduit mieux la physionomie d'une époque et d'un milieu qu'il ne réussit à faire vivre des personnages. C'est dans ce rôle de témoignage que réside son intérêt le plus sûr.

É.B.